



Caroline Meriaux

Philosophie et Psychanalyse

Y-a-t-il pour le sujet contemporain une
alternative éthique à la jouissance de l'objet ?

Il s'opère, depuis quelques décennies, un changement radical des comportements et des manières, pour le sujet contemporain, de tenir dans le monde. La question qui se pose à ces sujets n'est plus celle d'avoir à s'inscrire dans un désir mais bien celle des possibilités de jouissances, d'une ouverture à tous les possibles, autrement dit une tentative d'annihilation de l'impossible. Il en résulte des formes cliniques de débordement de la jouissance allant des addictions massives (alcool, drogue, chemsex, jeux vidéo, réseaux sociaux, etc) à la montée du communautarisme en tout genre (féminisme, wokisme, mouvements radicaux) et en passant par la transsexualité et par des modes de reproduction délégués à la science. Le monde contemporain assiste à une clinique de l'excès au point qu'il n'est même plus en capacité d'éliminer ses propres déchets. En effet, le sujet contemporain, pris dans une jouissance sans limite de l'objet répond à présent à un nouveau commandement ; celui du néo-libéralisme (dérivé du discours capitaliste) à savoir un impératif de jouissance. De la formule de 1968 « *Il est interdit d'interdire* », résulte l'impératif d'une nouvelle civilisation : « Il est interdit de ne pas jouir », créant « malaise ». Ainsi, nous sommes face à des sujets gavés jusqu'à l'écœurement, voire même dans les cas les plus morbides, au-delà...

Serait-ce donc là l'avènement d'un sujet qui ne manque pas ? En tout cas, cette mutation subjective a abouti à ce que Charles Melman, s'intéressant à « *la subjectivité de son époque* »¹, appelle « La nouvelle économie psychique »² qui pose l'existence d'un rapport entre le lien social et l'appareil psychique. Ainsi, la logique néo-libérale et la crise des idéologies ont eu, d'après Charles Melman, pour conséquence une déliquescence du Grand Autre et de ce fait un déclin de la fonction paternelle. Une autre question se pose alors : quelles en sont les incidences sur le désir du sujet contemporain ? Car, en théorie, un sujet, non lesté par le Nom-du-Père et qui ne manque pas ne saurait désirer...

Pour autant, cette nouvelle économie psychique s'accompagne de souffrances et de manifestations symptomatologiques importantes (le signifiant « symptôme » n'étant effectivement pas employable chez un individu « sans désir »). Alors quelle solution le sujet contemporain va-t-il pouvoir mettre en place pour retrouver du lest lui permettant de tenir, de retrouver une certaine « *gravité* »³ ? Comment trouver une alternative éthique sans les armes du patriarcat, autrement dit, comment « renouer », au sens borroméen du terme, avec le manque, la perte ?

¹ J. LACAN, « *Fonction et champ de la parole et du langage* » (1953), In *Ecrit*, Paris, Le Seuil, 1966, p321

² C. MELMAN, *La nouvelle économie psychique*, Paris, Erès, 2009

³ En référence à ce que Charles Melman a nommé « L'homme sans gravité » dans son ouvrage : *L'homme sans gravité* (2002), Paris, Denoël, 2002

1. Le sujet contemporain et sa jouissance sans limite : un sujet qui ne manque pas ?

Le discours capitaliste, qui s'en remet intégralement aux lois du marché, aliène le sujet à sa jouissance, car, avec ce discours, pas d'impossible puisque « *La main invisible du marché prend purement et simplement la place de Dieu comme principe ordonnateur* »⁴. Assurer la jouissance de tous est devenu la nouvelle morale, le nouveau commandement. Or, dans l'inconscient, quand le sujet est face à un commandement (S1), il y répond par un savoir (S2), c'est-à-dire sa façon de répondre. Le monde contemporain est un monde de profusion : il y a production d'objets de désir – objets petit a ou « lathouses ». Ainsi face à cette profusion d'objets, le sujet contemporain répond par une consommation à outrance... Plus de manque !

Pour Lacan, l'objet petit a, l'objet pulsionnel n'est pas seulement l'objet perdu à jamais, comme le pensait Freud, mais il est aussi ce qui compense cette perte. Grâce au résidu de cette soustraction, le sujet peut obtenir un plus de jouissance que Lacan appelle un « *Plus-de-Jouir* ». Le terme « *Plus-de-Jouir* » constitue un des modes de présentation de l'objet petit a. Ce néologisme est construit par Lacan à partir de la notion de « *plus-value* » de Marx. Dans le *séminaire d'un Autre à l'autre*, Lacan développe l'étroite relation qu'il y a entre l'objet petit a et la plus-value de Marx. La plus-value est le travail non payé accompli par le travailleur pour le capitaliste, et c'est grâce à cette soustraction que le patron peut obtenir un profit. L'objet petit a, comme la plus-value, se constituent à partir d'une originaire spoliation.

Aujourd'hui, le « *Plus-de-Jouir* » est érigé en système ; tous les secteurs de la consommation de masse sont concernés. De ce fait, l'objet petit a de la pulsion, objet de désir dans le fantasme, migre dans le champ de la réalité et s'incarne dans tous les objets de nos échanges. L'on peut considérer que le discours néo-libéral va à l'encontre de la perte de l'objet.

Ce n'est pas sans conséquence sur la jouissance sexuelle, puisque cette dernière s'arrime à la jouissance phallique qui suppose le manque. Ainsi, alors que la jouissance phallique consistait à jouir d'un semblant, la jouissance objectale permet de considérer le pénis comme objet partiel au même titre que tous les autres, c'est précisément ce sur quoi Charles Melman alerte : « *l'hédonisme actuel sur lequel nous nous permettons d'insister nous paraît effectivement lié à ce que la sexualité, du fait de sa trivialisation, vient maintenant s'inscrire dans la lignée des satisfactions possibles, au même titre que les autres.*

⁴ C. MELMAN, *La nouvelle économie psychique*, Paris, Erès, 2009, p120

Autrement dit, chez Freud, elle imposait sa hiérarchie organisatrice aux autres jouissances dites orificielles ou partielles qu'elle relativisait, alors qu'aujourd'hui, nous assistons à un phénomène d'égalisation de toutes les jouissances »⁵.

2. Ou plutôt un sujet qui (ne) manque de « rien »...

Selon Lacan, l'accès à l'ordre symbolique auquel se soumet tout être humain pour devenir un sujet se paie par une renonciation à une certaine jouissance, celle interdite par la loi de l'inceste ; autrement dit par une perte : celle de l'objet *a*, objet réel, objet cause du désir.

L'objet *a* est constituant du parlêtre mais au titre de ce qui lui manque. L'objet *a* manque par la faute du langage. Ainsi, c'est le processus d'humanisation (en tant que l'être humain est un être parlant) qui fait chuter l'objet *a*. La castration symbolique s'y trouve là. C'est le trou laissé par la perte de l'objet *a* que le signifiant du phallus tente de recouvrir. En effet, le sujet divisé \$ est un sujet qui ne pense pas son manque ; son discours s'emploie au comblement de cette béance.

Ainsi, l'objet *a* fait effet dans la structure du langage. Cet objet perdu devient le moteur de la vie psychique ainsi que de la vie sociale et amoureuse. Or, dans ce monde contemporain, plus de langage. Celui-ci s'est muté en communication, en information, perdant tout de ses subtilités et de ses lois.

Ainsi, la fonction du « *Plus-de-Jouir* » de l'objet petit *a*, de l'objet pulsionnel compense et vient en suppléance à la jouissance interdite par la loi fondamentale. Ce n'est donc pas que le sujet contemporain ne manque pas, auquel cas il ne serait même plus un sujet, mais bien qu'il (ne) manque de « rien ». Car, en effet, si un sujet était complètement comblé par l'objet, il disparaîtrait comme sujet puisque c'est la perte qui fait advenir le sujet ; Alors, puisque l'hypothèse de l'existence d'un « sujet contemporain » est posée d'emblée (dans la question à laquelle il nous est donné de répondre), cela sous-entend qu'il lui est encore possible de s'engager dans une alternative éthique, dans une nouvelle solution lui garantissant sa subjectivité.

3. Une alternative éthique possible : « renouer » avec la perte et ne pas céder sur son désir

Ne plus être esclave de l'objet, c'est renoncer à jouir de la mère.

⁵ C. MELMAN, *La nouvelle économie psychique*, Paris, Erès, 2009, p143

Pour ne plus jouir de la mère, il y a nécessité d'introduire un « signifiant nouveau »⁶ permettant de ne plus éluder la perte : c'est un travail d'élaboration d'un savoir sur un réel innommable. C'est mettre des signifiants sur un réel impossible à affronter, ou à supporter. Ainsi, on pourra faire tenir le nœud borroméen avec une solution nouvelle, un sinthome, qui fonctionnera comme Nom-du-Père dans la nouvelle économie psychique. C'est une solution pour retrouver ce qu'appelle Pierre-Christophe Cathelineau « *la juste intelligence de la jouissance* »⁷.

L'alternative éthique ne peut qu'en passer par la cure psychanalytique à travers laquelle il s'agira d'apprendre à faire avec son manque, apprendre à faire avec un objet qui n'est plus là ; autrement dit « *Apprendre à désirer* »⁸, comme le suggère Gérard Amiel.

Comment faire surgir un signifiant nouveau ? Comme cela a été dit ultérieurement, le langage et la parole permettent au sujet de régler son rapport au monde. Le sujet, c'est celui que l'analyste engage à tout dire (« *à dire des bêtises* »⁹ précise Pierre-Christophe Cathelineau). En effet, l'expérience analytique est une expérience parlée car le langage n'est pas sans effet sur le vivant. Le psychanalyste, dans le projet éthique qui est le sien, évite de centrer son attention sur le symptôme mais se concentre sur l'écoute de la parole et cela dans le but de restituer à l'analysant sa position de sujet. L'analyse ne vise pas la guérison mais la restitution au sujet de sa capacité d'agir.

« *Où me mène mon désir ?* » C'est une question que chacun peut se poser. Source du conflit moral qu'une cure par la parole peut faire advenir, cet écart est celui que la dite- cure vise donc non pas à réduire, mais à dénouer en permettant à chacun de savoir y faire un choix éthique assumé... Mais le désir ne mène pas vers le bien, la tranquillité, le plaisir apaisé et apaisant, puisque chacun est pris dans ce paradoxe que ce qui s'oppose le plus directement au bonheur, c'est le désir. De fait, la proposition de Lacan de « *ne pas céder sur son désir* »¹⁰ a une conséquence tout à fait repérable, celle de ne jamais être tranquille... En effet, la temporalité du désir est celle du différé, de la projection. Pour autant, céder quelque chose, c'est donner là et maintenant. Cela implique un autre qui demande ou qui exige. Ne pas céder forme une sorte de limite infranchissable. C'est sans négociation. C'est alors que l'analysant pourra agir, se tenir dans le monde, sans céder sur son désir et donc selon sa propre éthique.

⁶ J. LACAN, « *Vers un signifiant nouveau* », *Ornicar ?*, No 16-17, Lyse, 1979

⁷ P.-C. CATHELINEAU, *L'économie de la jouissance*, Louvain-La-Neuve, EME Editions, p 161

⁸ G. AMIEL, *Apprendre à désirer*, Louvain-La-Neuve, EME Editions, 2021

⁹ Ibidem, p162

¹⁰ J. LACAN, *Séminaire VII L'Éthique de la psychanalyse* (1959-1960), Paris, Seuil, 1986, séance du 6 juillet 1960